

L'identité brésilienne

« *Pouvons-nous parler d'une identité brésilienne ? Si oui, en quoi consiste-t-elle ?* »

Sans doute faudrait-il réfléchir sur chacun de ces deux termes : le substantif et l'adjectif de cette expression provocatrice « identité brésilienne ». Il y a quelques années, en réponse à la question « Le Brésil a-t-il une solution ? », que m'avait posée la revue *Cult*, j'ai écrit :

Le Brésil n'existe pas : ce qui existe, c'est une multiplicité de peuples, indigènes ou non indigènes, sous le talon d'une élite corrompue, brutale et cupide, peuples unifiés de force par un système médiatique et policier qui feint de se constituer en un État-nation territorial. Un pays qui est le paradis des riches et l'enfer des pauvres. Mais entre le paradis et l'enfer, il y a la terre. Et la terre est aux Indiens. Cela dit, *au Brésil, tout le monde est Indien, excepté ceux qui ne le sont pas.*

La question de « l'identité brésilienne » s'insère précisément dans cet « excepté », dans cette exception – dans cette différence qui se cache mal derrière la notion-fantôme d'une « identité brésilienne ».

L'identité brésilienne n'existe pas, mais l'idée d'une « identité brésilienne » existe bel et bien. Non seulement on peut en parler, mais elle a été inventée pour qu'on en parle. Cette idée est un instrument politique, un mot d'ordre idéologique qui invoque un être imaginaire et non pas un concept anthropologique se référant à une condition psychosociale empirique. « Identité brésilienne » n'est pas une notion descriptive, mais une notion normative. Il ne s'agit pas d'un fait, mais d'une valeur ; une valeur engendrée historiquement dans certaines sphères du pouvoir et imposée avec violence, subtile ou brutale, aux peuples, aux communautés et aux personnes liés malgré eux à un certain sujet de droit public international, l'État-nation appelé Brésil.

Naturellement, il existe une « identité brésilienne » puisqu'il existe une carte d'identité brésilienne (et un passeport, un permis de conduire, des actes notariaux, des diplômes scolaires, etc.), soit un document délivré par le distributeur autorisé des identités dans cette partie de la planète, l'État dit national. Il existe une langue brésilienne, d'ailleurs très semblable au portugais, mais toujours, comme toute langue, en situation de variation continue : variation géographique, ethnique, sociale, générationnelle. Variations, aussi, de ce qui est dicible, et surtout de ce qui est dit dans ces variantes. Cela sans compter

les centaines de langues indigènes parlées dans le pays (entre 150 et 250, selon les critères de découpage). À partir de là... supporter l'équipe aux couleurs vert et jaune lors des coupes du monde de football, regarder la TV Globo ou la SBT, ou se rappeler chaque jour qu'en 2018 une canaille de la pire espèce a été élue président de la République ne suffit pas à définir l'identité brésilienne de qui que ce soit. Ou alors si, dans le cas de ceux qui ont voté pour la canaille.

Il existe, bien entendu, une histoire du Brésil, une histoire de la constitution de cet État-nation qui a été et continue d'être un État avant d'être une Nation. Le Brésil est un pays dont la consistance politico-territoriale se doit au transfert farfelu d'une cour métropolitaine européenne dans sa colonie tropicale. Un pays dont l'indépendance formelle a été proclamée par un empereur portugais, futur roi de son pays d'origine, fils d'un autre roi de là-bas. Un pays dont la République a été décrétée par un coup d'État militaire, et dont la pseudo-démocratie est depuis toujours sous la tutelle de cette caste grossière des hommes des casernes. Un pays où la torture est une institution nationale, pratiquée au quotidien dans les commissariats, célébrée publiquement par les hautes autorités, et admirée par l'importante portion haineuse et mesquine de notre classe moyenne. Un pays où les pauvres,

les noirs et les indigènes, dans les villes ou les campagnes, sont systématiquement trucidés par des hommes de main au service de la classe propriétaire « blanche ». Où chaque année, des milliers de femmes sont violées et tuées par leurs doux compagnons. Où lutter contre la dévastation de l'environnement équivaut à recevoir une sentence de mort. Et ainsi de suite.

Le Brésil est un pays structuré génétiquement par l'institution de l'esclavage, noir et indigène. S'il existe quelque chose comme « l'identité brésilienne », alors elle devrait consister en une certaine qualité sinistre, diffuse, des relations sociales, dans lesquelles toute différence est la gâchette de la haine ; en une négligence non exempte d'hostilité, face à une nature de plus en plus dévastée ; en une certaine obséquiosité admirative devant la force brute et la richesse ostentatoire ; en la représentation vaniteuse que l'on a de l'image qu'on aurait, à l'étranger, du Brésil. Ces caractéristiques qui, cela va sans dire, sont loin d'être partagées de la même façon par tous les habitants du pays, sont continuellement alimentées par un *habitus* ancré dans les institutions nationales, provenant du piétinement multiséculaire des peuples indigènes et de la population esclavagisée d'origine africaine.

Le Brésil reste ce qu'il a toujours été, sur le plan de la réalité comme sur celui de l'imagi-

naire : une *plantation* esclavagiste d'un côté, et une frontière hostile qu'il s'agit de « défricher » et de « désindianiser », de l'autre. Outre ce Brésil, il y a bien sûr de nombreux autres Brésils, ceux qui sont vécus avec bravoure et pensés avec amertume par toutes les minorités administrées par l'État suivant les méthodes d'expropriation, d'exploitation, de préjugés, de mépris et, *last but not least*, de massacre pur et simple. Et il y a beaucoup d'autres autres-Brésils qui se superposent de façon contradictoire à ceux que j'ai mentionnés : les pays spirituels de Sousândrade, Machado de Assis, Manuel Bandeira, Mário de Andrade, Oswald de Andrade, Guimarães Rosa, Clarice Lispector ; la nation de Noel Rosa, Clementina de Jesus, Pixinguinha, Cartola, Lupicínio Rodrigues, Adoniran Barbosa, Dorival Caymmi, João Gilberto, Tom Jobim, Dolores Duran, Gilberto Gil, Chico Buarque, Itamar Assumpção, Chico Science, Caetano Veloso... Et Glauber Rocha, et Rogério Sganzerla, et Hélio Oiticica, et Waly Salomão... Et Davi Kopenawa, et Ailton Krenak, et Sônia Guajajara, et Jaider Esbell... L'identité brésilienne est située à l'endroit impossible qui se situe *entre* ces pays dont les contours ne coïncident pas. Mais il n'y a aucun Brésil qui ne reflète, d'une façon ou d'une autre, l'esclavage et l'ethnocide qui font notre histoire.

Depuis quelque temps, quelques courants idéologiques de droite, mais avec l'aide providentielle d'une certaine gauche particulièrement stupide, déblatèrent contre les « politiques identitaires » ou « l'identitarisme », comme est appelé tout mouvement visant à constituer des collectifs orientés par des valeurs infra ou supranationales : race, genre, classe, orientation sexuelle, ethnicité, etc. Je suspecte que tous ceux qui rejettent avec dédain ledit « identitarisme » font une exception enthousiaste pour « l'identité brésilienne » (Brésil par-dessus tout !), pour l'identité « occidentale chrétienne » (Dieu au-dessus de tous !) et pour une politique qui, centrée sur ces deux non-entités, se consacre à exterminer toute autre forme d'organisation collective et à détruire la formation de tout territoire existentiel alternatif.

Tout compte fait, tout se passe comme si la notion d'« identité » était la propriété privée des dominants ; quand les dominés la revendiquent – y compris quand ils revendiquent leurs identités spécifiques en s'appuyant sur leur identité « brésilienne », c'est-à-dire quand ils luttent pour le droit d'avoir leurs droits protégés par la Constitution fédérale –, c'est comme s'ils cherchaient à voler cette précieuse propriété, comme s'ils comptaient usurper la place des dominants, je veux dire celle des blancs. L'identité est quelque chose que seuls les blancs sont en droit

de posséder, de corps ou d'esprit. Le porteur légitime de l'identité brésilienne est une sorte de blanc transcendantal ; lui, et lui seul, est l'identique, le propriétaire : le sujet. Il peut et doit s'enorgueillir de son ascendance européenne, de sa « pureté de sang », de sa foi très chrétienne, de sa suprématie intrinsèque, évidente, naturelle sur tous ceux à qui les Identiques disent : « vous êtes différents de nous » – à ceux qui, pour cela même, n'ont pas le droit de se dire vraiment différents de « nous ». Considérons la différence abyssale entre ces deux phrases qui sont à première vue équivalentes : l'arrogant « Vous êtes différents de nous », adressé par les propriétaires du « propre », les « identiques », à tous les Autres ; et un « Nous sommes différents de vous », adressé à ces identiques par tous ceux qui luttent pour conquérir leur « propre » altérité, et qu'ils doivent appeler, de façon quelque peu équivoque, *identité*.

L'« identité brésilienne » se trouve dans la disjonction radicale de ces deux façons d'affirmer la différence.